



HAL
open science

Forgeron d'Afrique de l'Ouest, l'homme creuset

Caroline Robion-Brunner

► **To cite this version:**

Caroline Robion-Brunner. Forgeron d'Afrique de l'Ouest, l'homme creuset. Culture et recherche, 2022, La Recherche culturelle à l'international, 143, pp.44-46. halshs-03891760

HAL Id: halshs-03891760

<https://shs.hal.science/halshs-03891760>

Submitted on 9 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Forgeron d'Afrique de l'Ouest, l'homme creuset

« Autrefois en Afrique, [...] quand on entendait le bruit du marteau au contact de l'enclume, [...] le son du soufflet qui activait le feu [on savait que l'on était arrivé au] village des forgerons. Le village où le savoir, le savoir-faire et le savoir-être ne font qu'un. »

CAROLINE ROBION-BRUNNER

CNRS/Centre français d'études éthiopiennes/UAR3137

Ces paroles du forgeron-conteur burkinabé KPG reflètent parfaitement l'atmosphère sonore des villages ouest-africains. Aujourd'hui encore, entre le bruit des motos, le cri des coqs, le braiment des ânes et les échos des discussions, le marteau frappant la pièce de fer rougi au feu résonne sur l'enclume, révélant le forgeron avant qu'on ne distingue son atelier établi aux confins du village. Cette perception acoustique plutôt que visuelle est une des clés de compréhension du rôle de cet artisan au sein de la société. Il fabrique et répare des objets déterminants pour la survie d'une localité, mais son activité ne lui confère pas une position centrale. Magicien des matières inertes, il est tout à la fois

craint et loué par les villageois qui le soupçonnent de posséder des connaissances ésotériques pour parvenir à transformer la roche en lame de couteau. Écarté du pouvoir mais faiseur de chefs par les armes qu'il fournit, il est impossible de se passer de son assistance.

Depuis plusieurs décennies, la métallurgie du fer est un domaine d'investigation privilégié de l'archéologie africaine. Elle mobilise des spécialistes du monde entier, ainsi que des universitaires africains. Cet engouement résulte d'une double fascination pour une activité artisanale universelle ici encore présente dans la mémoire des hommes alors qu'ailleurs elle est oubliée depuis des siècles, et pour la stupéfiante ancienneté de sa pratique



Atelier de forge de la famille Samassékou Baguéné à Fiko (pays Dogon, Mali).

© C. Robion-Brunner 2001

apparue de manière autonome au sud du Sahara il y a au moins trois millénaires. La reconstitution de cette histoire complexe et diverse, révélatrice des relations subtiles entre l'homme et un milieu spécifique, et entre la technique et le cadre social et spirituel dans lequel elle s'exerce, est entreprise dans le cadre de recherches interdisciplinaires.

Afin de fabriquer une houe en fer, outil emblématique de l'agriculture africaine, il faut commencer par disposer de ce métal. Pour cela, il faut réduire les oxydes de fer contenus dans un minerai. Cette transformation chimique exige une très forte chaleur qui est fournie par du bois sec ou du charbon de bois. Selon les lieux et les époques, différentes essences ligneuses ont été mises à contribution. À Fiko (Mali), un site de réduction qui a fonctionné entre le VII^e siècle et le début du XX^e siècle, les analyses anthracologiques montrent que plus d'une trentaine d'essences ont été utilisées tandis qu'à Méroé (Soudan), entre le VI^e siècle avant notre ère et le IV^e siècle de notre ère, le choix s'est réduit à quatre essences. Les stratégies d'exploitation des ressources dans ces deux ateliers sont très différentes : l'une peu sélective et l'autre très sélective. Comment expliquer ces différences ? Les métallurgistes ont, en fait, adapté leur consommation de bois à leur environnement en mettant en place des techniques de réduction différentes permettant de minimiser la dégradation du couvert végétal. Ceux de Fiko, établis dans le milieu boisé d'une savane soudanaise, ont utilisé des fours à tirage naturel, qui nécessitent beaucoup de combustible. Ceux de Méroé ont, quant à eux, utilisé des fours à tirage forcé, pourvus de soufflets, avec un meilleur rendement thermique, et donc une mobilisation réduite de combustible, dans une région désertique où la végétation ligneuse est limitée. À long terme, la production du fer a tout de même épuisé la ressource ligneuse, forçant les métallurgistes à abandonner leur activité.

La réduction du minerai de fer est une opération délicate, qui exige la construction de fourneaux et une conduite attentive du feu pendant des heures ou des jours. Comment apprend-on les gestes nécessaires et surtout l'ordre dans lesquels ils s'agencent ? Les métallurgistes ne sont pas des inventeurs ; ils répètent des actions apprises auprès de leurs pères. Ce lien avec le passé s'exprime aussi par des rituels pratiqués à chaque étape du processus où les ancêtres sont convoqués pour guider les artisans et assurer le succès de leur entreprise. La réduction du fer est donc un acte autant spirituel que technique, une façon de réactiver l'histoire de sa communauté. C'est une pratique complexe dont le résultat immédiat est la production de richesse sociale au service de la collectivité. Il est difficile d'innover dans une activité où le système symbolique est profondément ancré dans les croyances du groupe. Ces dernières permettent de maintenir le caractère secret ou ésotérique d'un pouvoir consistant à changer la nature de la matière. Le secret, la peur, l'interdit sont des composantes centrales des mécanismes d'apprentissage. Au-delà de son expertise technique, le maître métallurgiste transmet une façon de voir le monde et les compétences pour le modifier.

Au-delà de son expertise technique, le maître métallurgiste transmet une façon de voir le monde et les compétences pour le modifier.



Ruines d'un fourneau de réduction du fer sur le site de M'Pampu 2 (région de Bassar, Togo), ayant fonctionné à la fin du XIX^e siècle.

Portrait de Caroline Robion-Brunner par elle-même

Ce n'est ni l'or ni l'argent qui attirent mon regard. Ce sont les métaux plus modestes qui me passionnent et j'ai été attirée très tôt par l'étude de la sidérurgie ancienne en Afrique. Elle occupe une place particulière dans l'histoire des techniques. Elle a, à la fois, une chronologie très longue (au moins trois millénaires) et a connu un développement indépendant s'écrivant en dehors des schémas évolutionnistes et diffusionnistes. Et c'est bien le sens de mes recherches que de chercher à restituer ces mécanismes propres. Dès mes premières missions de terrain au pays dogon (Mali) dans le cadre de mon doctorat, j'ai été impressionnée par la possibilité d'appréhender une activité artisanale disparue depuis des siècles en Europe. De plus, ce terrain africain me donnait l'opportunité d'interroger les métallurgistes ayant participé aux dernières opérations de réduction. Ainsi, les

traces inertes ensevelies ou émergentes du sol cessaient d'être de simples détails d'un paysage pastoral et faisaient réapparaître un passé à la fois proche et lointain. La combinaison des sources apporte des éléments nouveaux sur la compréhension de la mise en place et du développement des procédés métallurgiques et de leurs conséquences sociales et environnementales. Depuis 2020, en parallèle à mes terrains ouest africains (Togo, Bénin), j'ai commencé à décaler mon regard vers l'est afin d'étudier l'histoire des métaux dans des contextes historiques, culturels et économiques différents. En poste au Centre français des études éthiopiennes à Addis Abeba, j'ai ainsi une occasion unique de poursuivre et d'élargir ma réflexion diachronique sur la question de la fabrication et de l'usage des métaux en Afrique.

Alors que la production de fer brut a cessé en Afrique, c'est désormais le recyclage de ferrailles qui fournit la matière première permettant aux forgerons de fabriquer des objets. Les épaves de voitures et les fers à béton se transforment par leurs gestes en lames de charrue, faucilles, pioches, etc., les outils à main de fabrication industrielle restant encore très rares sur les marchés ruraux. Pour autant, les traces de la métallurgie ancienne sont observables au voisinage des villages ou en brousse, mais le nombre de fours en élévation s'amenuise d'année en année, du fait de la croissance démographique et de son impact sur l'environnement. Ces vestiges de temps révolus sont néanmoins la facette matérielle d'un patrimoine auquel les populations rurales restent encore très attachées. Ils matérialisent à la fois la mémoire des communautés et la capacité d'innovation technique des populations sub-sahariennes avant leur contact avec les sociétés du nord, arabo-musulmanes puis européennes.

Aujourd'hui, cette histoire technique sort des cadres académiques. De plus en plus partagée avec l'ensemble de la population à travers des rencontres, des ouvrages, des films documentaires, son impact sur la société africaine du XXI^e siècle est réel. Ces initiatives offrent une occasion unique aux citoyens vivant parfois aux abords de ces vestiges de se confronter à la valeur patrimoniale d'une activité traditionnelle. Des plans de gestion et de valorisation sont initiés dans différentes régions (Burkina Faso, Togo), ranimant et renforçant la considération accordée aux forgerons. Cette prise de conscience patrimoniale contribue à agir en faveur de la cohésion de sociétés en mutation rapide. Ainsi, en 2019, dans le cercle de Bandiagara au Mali, lors d'une rencontre sur les affrontements intercommunautaires entre Peuls et Dogons, des forgerons se sont invités pour rappeler qu'ils étaient « les porteurs des acquis du patrimoine culturel, [qu'] à défaut d'avoir des kalachnikovs ou autres engins de mort, [ils] peuvent aider à ramener l'accalmie afin que les Maliennes et Maliens retrouvent leurs esprits, leur savoir-être et surtout se parlent et s'écoulent pour sauver et construire ensemble la paix et le futur du pays ». ■

Bibliographie

Eichhorn Barbara, Humphris Jane, Robion-Brunner Caroline et Garnier Aline (2019). « A "long-burning issue": Comparing woody resource use for ironworking in three major iron smelting centres of sub-Saharan Africa ». Dans Meurers-Balke Jutta, Zerl Tanja, Gerlach Renate (dir.), *Auf dem Holzweg... Eine Würdigung für Ursula Tegtmeyer*, Propylaeum coll. « Archäologische Berichte », vol. 30, p. 103-124. En ligne : <https://doi.org/10.11588/propylaeum.492>

Robion-Brunner Caroline (2018). « L'Afrique des métaux ». Dans Fauvelle François-Xavier (dir.), *L'Afrique ancienne. De l'Acacus au Zimbabwe, 20 000 avant notre ère - XVI^e siècle*, Belin, coll. « Mondes anciens », p. 516-543.

Robion-Brunner Caroline, Coustures Marie-Pierre, Fartahi Zouhair (2018). *Bitchabé, le village des forgerons*. En ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=XjVD1L1mCrM>

Sy Ousmane (2019). « Les liens de cousinage entre communautaires peuvent-ils contribuer à la résolution des crises au Mali ? ». *Gouvernance en Afrique*. En ligne : http://www.afrique-gouvernance.net/bdf_experience-1900_fr.html

Quand la science féconde l'art

KOFFIVI ASSEM

Écrivain, scénariste, fondateur de la maison d'édition togolaise Ago Média



Lomé, à la médiathèque de l'institut français, présentation de la BD *Monfay chez les magiciens du fer* auprès d'un jeune public.

J'avais toujours rêvé de faire de la science, puis de la science-fiction. Mais le cours des événements m'en avait éloigné. Ma version futuriste de *Blanche-Neige*, parue en 2003, n'avait pas connu le succès auquel je m'attendais et la revue *Ago fiction* que j'avais lancée en 2008 a été autant boudée par les collégiens qui devaient l'acheter que par les étudiants de la faculté des sciences qui devaient y publier des articles entre deux BD de superhéros. Cinq ans plus tard, c'est un projet qui n'avait rien à voir avec le futur ni avec la science qui me permit de revenir à ce vieil amour.

Je rêvais tellement de faire des œuvres à dimension internationale que lorsqu'il m'a été proposé de réaliser une BD sur le Togo, cela m'avait peu emballé. Pourtant, c'est la publication de *Chroniques de Lomé* qui a fait connaître Ago Média auprès de l'archéologue Caroline Robion-Brunner alors responsable du projet SIDERENT (SIDÉRurgie et ENVironnement au Togo). J'ai donc été invité à me rendre sur les sites, à recueillir des témoignages aussi bien des scientifiques que des anciens qui ont assisté à la production de fer. Voir les vestiges et les paysages, discuter avec les populations, c'était une immersion nécessaire pour toucher du doigt les réalités environnementales et culturelles de cette région.

Après les journées de fouilles et d'enquêtes, scientifiques américains et français, guides touristiques et étudiants togolais se retrouvaient à la nuit autour d'une bière pour discuter, danser et fraterniser. C'est dans cette ambiance que le synopsis et le scénario de la BD ont été rédigés entre Bassar et Kabou. Pour le choix des noms des personnages, la curiosité a été poussée jusqu'à leur signification. Des éléments de la tradition orale, de la géographie, de la métallurgie, de la religion et des rites initiatiques du milieu ont été incorporés au récit.

Une fois rentré à la capitale, le dessinateur KanAd fut désigné pour donner vie aux personnages de mon histoire. Autour de lui, une équipe d'encreurs et de coloristes a été réunie pour finaliser l'ouvrage avant le congrès des Sociétés des archéologues africanistes à Toulouse en juin 2016. Plus d'une fois, notre BD enrichie d'un supplément documentaire a été revue et corrigée par l'ethnologue et les archéologues du projet.

En février 2017, grâce au soutien de l'Institut français du Togo, une tournée de lancement et de vulgarisation a eu lieu dans les écoles du Togo. *Monfay chez les magiciens du fer* devait non seulement faire connaître aux populations locales les résultats des recherches menées par l'équipe du projet SIDERENT, mais aussi captiver l'attention des jeunes lecteurs. Le produit de cette collaboration est ce bel objet, ma première vraie bande dessinée à couverture rigide, qui s'est très bien vendue, et qui d'ailleurs, se vend toujours bien avec une réimpression en 2018 et une autre en 2021.

Ces ventes sont la preuve de l'accueil extraordinaire que le public a réservé à ce livre aussi bien au Togo qu'en Europe. Évoquer ces faits anciens, parler d'une population perdue quelque part en Afrique de l'Ouest nous a permis de toucher un public inimaginable. Cette expérience comble non seulement le fossé qui sépare les populations africaines du monde scientifique, mais elle ressuscite surtout un passé que la tradition orale n'a pas pu totalement conserver.